

CERCLE D'ETUDES CINEMATOGRAPHIQUES

Saison 2017-2018 – Mémoire(s)

MÉMOIRES DE NOS PÈRES

de Clint Eastwood - Etats-Unis, 2006

Générique

Scénario : William Broyles, Jr., Paul Haggis d'après le livre de James Bradley et Ron Powers, *Flags of our Fathers*. Photo : Tom Stern. Interprètes : Ryan Phillippe, Jesse Bradford, Adam Beach, Barry Pepper, John Slattery, Benjamin Walker, John Benjamin Hickey, Jamie Bell. Durée : 2 h.12'.

Réalisateur

Surprise que cet acteur, associé aux films de Sergio Leone soit devenu un grand réalisateur (et producteur), de fictions et de quelques documentaires (dont le *Piano Blues* dans la série *Martin Scorsese Presents... the Blues*). Né en 1930, ce passionné de jazz souligne les bonnes questions, sait raconter une histoire et imprégner d'humanité les récits ou les épopées qu'il réalise. Sa filmographie impressionne. Pour exemples : *L'homme des hautes plaines* (1973), *Honky Tonk Man*, 1983), *Pale Rider* (1985), *Bird* (1988), *Impitoyable* (1992), *Sur la route de Madison* (1995), *Minuit dans le jardin du bien et du mal* (1997), *Mystic River* (2003), *Million Dollar Baby* (2004), *L'Echange* (2008), *Gran Torino* (2009), *Invictus* (2009), *Sully* (2015). Et à voir conjointement avec *Mémoire de nos pères : Lettres d'Iwo Jima* (2007)

Tournage

Les acteurs principaux n'ont aucune formation militaire pour faire ressentir plus profondément le malaise des soldats d'Iwo Jima, dont la moyenne d'âge est de 20 ans. La majeure partie des séquences de la bataille a été tournée sur la Reykjanesskagi, au sud-ouest de la capitale de l'Islande, Reykjavik. Le sol volcanique, le sable noir, les ressemblances géographiques et le climat explique ce choix. Plus de 500 figurants islandais ont été utilisés pour rendre les scènes du débarquement, un navire-musée à Long Beach pour filmer les soldats avant le débarquement. Quelques scènes ont été tournées à Washington, Arlington et à Chicago. Quant au mont Suribachi, il a été rajouté sur de nombreux plans grâce aux images de synthèse. Environ 1,5 million de mètres cubes de sable noir a servi à recréer le remblai d'Iwo Jima (4,5 mètres de hauteur sur 228 mètres de long), faisant en réalité plusieurs kilomètres de longueur. Pour le débarquement, des petites caméras numériques à haute définition ont été cachées dans les boîtes de munitions, à l'insu des acteurs/figurants pour que ceux-ci ne se demandent pas sur quoi les pointer.

Hisser haut la désinformation.

Dans la mémoire collective, quelques images résument et convoquent les événements passés. Ainsi en va-t-il de la célèbre photographie, prise par Joe Rosenthal de l'*Associated Press* au cinquième jour de la sanglante bataille d'Iwo Jima. Elle montre cinq Marines et un infirmier de la Navy en train de hisser la bannière étoilée au sommet du mont Suribachi. En quelques jours ce cliché est repris partout. L'Etat-major décide alors de rappeler les soldats héroïques afin qu'ils servent désormais leur pays, non plus au front, mais « at home » en participant comme vedettes à d'innombrables meetings pour vendre les précieux Bons du Trésor destinés à financer l'effort de guerre. Seuls trois d'entre eux s'acquitteront de cette mission (les autres ayant été tués au combat) : le laconique John « Doc » Bradley, le fringuant René Gagnon et le timide et énigmatique Amérindien Ira Hayes,

victime à plusieurs reprises de racisme en raison de ses origines ethniques, qui vivra avec beaucoup de difficulté son retour à la « vie normale ».

Mêler temps et actions

Tantôt on est sur le champ de bataille, tantôt aux Etats-Unis à l'occasion d'une importante collecte de fonds, tantôt quelques dizaines d'années plus tard, lorsque se confie enfin le vieux Bradley. L'ensemble s'offre pourtant comme un récit cohérent et très habilement construit, perturbé par des moments où la mémoire injecte tel souvenir avec son émotion toute intacte. D'où le caractère extrêmement humain de cette réalisation qui n'écartera pas que le fait que ces trois rapatriés ont été présentés comme d'extraordinaires héros, quand bien même jamais ils ne se sont sentis tels. Bien au contraire, le regard que l'on pose sur eux, et plus encore le rôle qu'on leur fait jouer leur pèse, d'autant plus qu'ils connaissent les conditions du célèbre cliché.

En fait, la photographie a été prise au moment on a remplacé le drapeau hissé initialement : « C'est déjà dur d'être un héros quand tu as sauvé des vies, mais quand tu as juste porté un drapeau... » Sans parler que l'un des six prétendus « héros », mort au combat, n'a jamais vu son nom cité, car confondu avec l'un de ceux qui avaient dressé le premier étendard ! Autant dire qu'il s'agit là d'une réflexion très habile sur la manipulation de l'image qui n'a cessé de se développer.

Mémoire de nos pères et Lettres d'Iwo Jima, renvoient l'un à l'autre

Tentative pour les uns de conquérir l'île stratégique d'Iwo Jima, volonté pour les autres de défendre jusqu'au bout cette terre sacrée. Qui fut le vainqueur à Iwo Jima, le vaincu ? Au-delà des 27'000 morts (20'000 Japonais et 7'000 Américains) l'essentiel est ailleurs. Terrible violence externe et profonde souffrance interne sont montrées avec force, non pour choquer le spectateur, mais pour l'interroger : qu'est-ce qui tient un homme debout ? Et comme si cette question forte ne suffisait pas, le réalisateur propose davantage encore en s'interrogeant sur la manipulation de l'image et ses conséquences sur l'engagement d'un pays et sa mémoire historique.

Filmer un épisode historique sous deux angles est passionnant et ce d'autant plus que si *Mémoires de nos pères* met l'accent sur l'image, *Lettres d'Iwo Jima* souligne l'inestimable valeur de l'écrit puisque ce qui s'est passé côté japonais n'est connu que par un sac de courrier retrouvé sur l'île des années plus tard. Sans cela, l'extraordinaire figure du Général Kuribayashi serait inconnue, de même que le quotidien de ses hommes qui se savaient appelés au sacrifice.

Eastwood fait bien plus que livrer un x^{ème} film de guerre sans concession ; jamais ses images ne sont gratuites – il n'y a place pour aucune complaisance – ou illustratives. La façon de traiter les couleurs, suggestion plutôt que représentation, complexité et ambiguïté des comportements, justesse des dialogues où c'est moins ce qui est dit que ce qui ne l'est pas, tout sonne juste dans cette réalisation témoignant de ce qui s'est gravé dans la mémoire des humains, quelles images hantèrent ensuite bien des cauchemars, car bien avant le spectateur, ce sont des soldats qui auraient aimé s'en dégager.

Fiche préparée par Serge Molla